LE SECRET DU PAVILLON

Roman Policier

Collection SPHINX

1F.20

Le Secret du Pavillon

par

Louise Ferval

CHAPITRE PREMIER

A quelques kilomètres d'Alençon, tout en haut de la côte qui domine le petit village de Basserville, se dresse le château du même nom.

C'est une belle demeure dont l'architecture témoignait assez qu'elle avait été bâtie sous le règne de Louis XV.

Par extraordinaire, la famille des Basserville, illustrée à la fin du règne par ses services de guerre aux colonies et sur mer, s'y était perpétuée jusqu'à nos jours.

Au moment où commence ce récit, le dernier comte de ce nom obéissait encore au souci d'assurer sa descendance en célébrant ses deuxièmes noces avec une jeune fille de la région.

Etrange destinée, que celle d'Yvette Roy... Orpheline de braves paysans, elle avait d'abord été élevée au couvent des Dominicains d'Alençon grâce à la générosité de M. de Basserville. Demeuré veuf et sans enfants, celui-ci n'employait en effet son importante fortune qu'au soulagement de son prochain. Et quand Yvette avait eu

dix-huit ans il n'avait rien trouvé de plus naturel que de l'admettre à son service, sous la direction de Marianne, sa vieille gouvernante.

Mais les manières d'Yvette, son éducation et son charme avaient bientôt fait comprendre à Louis de Basserville qu'elle méritait un meilleur métier que celui de femme de chambre. Il avait alors continué de lui faire donner des leçons de musique, partie pour laquelle elle se montrait extraordinairement douée. Et pendant deux années il avait suivi les progrès de sa pupille... Il avait, sous les instances de son professeur, jeune organiste de la cathédrale, assisté à toutes les leçons de piano et de violon. C'étaient finalement de véritables petits concerts dans le pavillon du parc devenu l'appartement privé d'Yvette, où on ne manqua pas dès lors d'inviter les amateurs de musique des environs. Et c'est ainsi que le comte avait été amené à penser que nulle, mieux que sa pupille, ne saurait lui tenir lieu de seconde épouse.

Il n'avait pas été question entre eux d'une de ces passions brûlantes comme de moins avisés auraient pu commettre la sottise d'en entretenir une jeune fille de la qualité d'Yvette. Mais celle-ci avait pour son protecteur une reconnaissance accompagnée d'une immense et sincère affection. Leurs goûts étaient communs. Ils avaient les mêmes aspirations vers cet idéal incertain que représente une sympathie. Vivre heureux et cachés leur semblait le meilleur des biens.

Ce jour-là donc, Yvette ne songeait qu'à son bonheur assuré ; tout en se rendant à l'autel au bras de son époux, elle marchait les yeux baissés et comme à l'abri dans ses voiles des regards un peu indiscrets de l'assistance. Elle ne semblait devoir

être sensible, en ce jour de fête, qu'à la beauté des chants de l'orgue que la paroisse de Basserville devait encore à la générosité du comte. Et pourtant, elle ne pouvait empêcher les langues de marcher, comme toujours, à propos de cet événement local.

— Y en a un qui a du courage, de leur faire de la musique..., disait une commère.

— Et qui donc ?

— Mais... M. Léon, l'organiste... C'était visible, qu'il était tombé amoureux de la petite...

— Chut! Voici le neveu du comte.

Martial de Basserville venait en effet de descendre de son automobile et pénétrait à son tour dans l'église. Il arrivait droit de Paris.

Le jeune homme paraissait, en dépit des ragots, insouciant et même il avait cette expression de perpétuel demi-sourire, si fréquente aux lèvres des gens habitués à la vie joyeuse.

Le mariage de son oncle était sans doute une corvée au premier chef, car plusieurs fois il se retourna pour voir l'heure, à l'horloge qui dominait la nef, sous les grandes orgues. Et il parut pousser un soupir de soulagement quand les cloches, sonnant à toute volée, marquèrent la fin de la cérémonie.

L'orgue retentit encore longtemps derrière eux. Il avait pris cette fois des accents graves et suppliants, presque douloureux, qui étaient une fervente prière pour le bonheur des nouveaux époux. Puis Léon Sénéchal sortit à son tour et s'éloigna sur la route, dans la direction d'Alençon où il habitait.

— Il n'assiste donc pas à la réception du châ-

teau ? s'inquiéta Martial auprès des gens qui trouvaient là.

— Non. Il a dit qu'il était souffrant.

A présent, les invités au repas de noces étaient parvenus dans le parc de Basserville dont les bas-côtés de l'avenue servaient à garer les nombreuses automobiles. Cependant que la mariée demandait à tous la permission de se retirer quelques instants dans le pavillon qui avait été jusqu'à ce jour sa demeure personnelle Louis attendait son neveu sur le seuil.

— Mon oncle, disait ce dernier avec enjouement, jamais encore vous ne m'aviez paru si jeune, si alerte... Il est vrai, vous n'avez encore que quarante-cinq ans, et j'espère bien moi-même ne pas être un vieillard à cet âge. Autrefois, la différence entre votre âge et celui de votre pupille eût été considérée comme le digne sujet d'une comédie de Molière. Aujourd'hui, c'est fort bien vu.

— L'opinion de ma femme compte seule en cette matière, mon cher Martial, répondit le comte.

Il ne s'aperçut pas que, tout en causant, son neveu l'avait éloigné de la porte du pavillon.

A ce moment, une détonation retentit en même temps qu'un cri déchirant à l'intérieur du pavillon dont la porte s'ouvrit violemment.

Et Yvette sanglante, affolée, battant l'air de ses mains, fit deux pas en avant, puis tomba de toute sa hauteur sur les marches du petit perron.

II

Yvette était morte, tuée à bout portant d'un coup de feu parti d'une arme de gros calibre. Mais qui donc avait tiré ?

Tandis que Louis de Basserville prodiguait à la victime des soins désormais inutiles, Martial en proie à la plus vive agitation téléphonait depuis le salon du château à tous les médecins des environs, sans oublier la gendarmerie.

Il n'était pas tout à fait une heure de l'après-midi.

— Surtout, avait recommandé Martial, que personne ne rentre dans le pavillon avant les premières constatations judiciaires !

Cette recommandation n'était pas superflue car chacun voulant faire preuve de zèle s'improvisait détective. Déjà, toutes les traces étaient piétinées autour du pavillon bientôt cerné.

— A présent, disait-on, l'assassin n'échappera pas... Sa fuite est impossible. Même si déjà il se trouvait dans les taillis du parc, il n'ira pas plus loin.

Et presque aussitôt un cri retentit :

— Les gendarmes ! Les gendarmes !

Ceux-ci étaient commandés par un brigadier intelligent, et dont le premier soin fut de disperser ses trop nombreux collaborateurs bénévoles.

Laissant provisoirement le comte à sa douleur, entre Marianne, la vieille gouvernante — qui déjà procédait à la toilette funèbre de la pauvre Yvette — et son neveu Martial, plus pâle que la morte, le brigadier visita minutieusement le pavillon.

Au rez-de-chaussée, quatre pièces, séparées par un vestibule sur lequel s'ouvrent autant de portes : à gauche, une salle à manger et une sorte d'office ; à droite une bibliothèque et un boudoir. Au premier étage, trois pièces seulement : les deux chambres à coucher d'Yvette et de Marianne ; le grand salon meublé du piano et des casiers à musique,

sans oublier la boîte à violon. Apparemment, rien n'a été dérangé dans la chambre : les bijoux et objets de valeur n'ont pas été touchés — non plus que le secrétaire, dont aucun tiroir n'a été fracturé. Sur le guéridon, rien que des fleurs... Cet ordre parfait est presque surprenant en un jour pareil.

Mais la gouvernante, consultée, rappela qu'elle avait pris soin de tout ranger après la toilette de la mariée, et que pour cette raison elle n'était pas venue assister à l'office.

— Il fallait bien quelqu'un pour commander les extras et préparer le banquet.

Nul ne songea d'ailleurs à l'en blâmer. Tous les domestiques-extras qui s'affairaient depuis l'aube autour des cuisines et dans la salle à manger du château, et dont aucun n'avait quitté son service, s'accordaient à reconnaître l'activité de Marianne.

— C'est qu'elle aimait tant Yvette ! s'exclama le comte que le brigadier interrogeait à son tour.

La visite des lieux n'était pas encore terminée que le parquet rejoignit Basserville.

Après avoir offert ses condoléances au comte, le juge d'instruction lui communiqua les premiers résultats de l'enquête :

— Je m'excuse de vous décevoir, monsieur de Basserville, mais il apparaît dès à présent que nous nous trouvons en présence d'un crime fort mystérieux: le vol n'en est pas le mobile. Aucun des invités ni des domestiques n'étaient dans le pavillon quand le coup de feu a été tiré. Et cependant, il nous a été impossible de découvrir les traces de l'assassin. Or, il n'a pu s'enfuir...

A ce moment, des clameurs retentirent dans le parc.

— L'assassin ! L'assassin !

Dissimulé au plus profond d'un taillis et tremblant de tous ses membres, c'était Léon, l'organiste qui venait d'être découvert par la foule.

Les gendarmes eurent fort à faire pour l'empêcher d'être écharpé. Cependant il put être amené dans le hall où le juge avait rassemblé brigadier, gendarmes et policiers.

— Qui est cet homme ? demanda le juge.

Léon fut donc présenté, non sans que le comte lui-même ait dores et déjà protesté en faveur de son innocence.

— Lui ! c'est impossible !

Toute allusion à ce qu'auraient pu être ses rapports avec la jeune morte apparaissait comme un sacrilège au malheureux Louis.

— Yvette n'avait pas d'ennemis. Elle n'avait pas non plus la moindre liaison suspecte avec quiconque..

— Je vous demande pardon, monsieur, intertompit le juge d'instruction, mais nous devons interroger à ce sujet d'autres que vous.

Et c'est alors, qu'à la grande stupéfaction du comte, on apprit de l'aveu même de Léon qu'il aimait Yvette d'un amour sans espoir.

— Mais, ajouta Léon, jamais mon amour ne s'est abaissé à la jalousie. J'ai souffert au delà de tout ce qu'on peut exprimer. C'est tout.

— Oui, trancha le juge, ce fut tout jusqu'au moment où vous avez tué celle qui vous échappait à jamais. Vous feriez mieux d'avouer, mon garçon, et de nous dire où vous avez caché votre arme, que nous trouverons bien un jour ou l'autre... Vous aggravez votre cas en niant l'évidence. Car vous seul pouvez être soupçonné, encore que la preuve

qui incombe à la justice ne soit pas faite. Je suis dans la triste obligation de m'assurer de votre personne : je vous inculpe de meurtre sur la personne de la comtesse de Basserville, née Yvette Roy.

III

M. de Basserville avait voulu veiller seul auprès de celle qui n'avait porté son nom que quelques instants et qui emportait dans la tombe ses dernières espérances de bonheur.

Deux cierges brûlaient au pied du catafalque improvisé où reposait la victime, toujours dans sa toilette de mariée. Seul un bandeau avait été rajouté à ses voiles qui retombaient sur son visage.

Le comte, longtemps agenouillé, se releva enfin et, comme revenu à lui-même, se prit à méditer sur l'étrangeté de la tragédie.

C'est alors qu'il voulut voir une dernière fois les traits de la jeune femme. Soulevant en tremblant un coin du voile de dentelle en point d'Irlande qui aurait été sa dernière parure, il considéra longuement ses traits.

Soudain, il poussa un cri :

— Non... Non, c'est impossible !

Derrière lui, quelqu'un était entré doucement qui avait entendu son exclamation :

— Qu'y a-t-il, monsieur de Basserville ?

C'était le policier demeuré au château à la fois pour protéger et pour surveiller ses habitants, qui s'enquérait des motifs de la surprise du comte.

— Qu'est-ce qui est *impossible ?* répéta-t-il avec insistance.

Le comte avait passé la main sur son front, comme pour chasser de sa pensée quelque hallucination.

— Pardonnez-moi, reprit le policier, mais je dois connaître les raisons de votre étonnement.

— C'est juste, répondit enfin le comte, et je consens à vous faire part de la folle idée qui vient de me traverser le cerveau... ou plutôt d'une impression dont je n'ai pas été maître.

Et ce disant il regardait plus attentivement le visage de la défunte.

— Monsieur, dit-il enfin, Yvette Roy et la morte que vous voyez là ne font qu'une seule et même personne... Pourtant, je ne lui avais jamais vu ? Du moins je n'avais jamais remarqué qu'elle eût cette expression, même dans les circonstances où elle aurait pu avoir peur de quelque chose. Et voyez... On ne dirait pas la même femme...

Le policier était déçu. Il avait espéré mieux de son entrée impromptue dans le salon. Apparemment, le comte avait le cerveau troublé par le malheur : car enfin plus de cent personnes avaient reconnu la jeune mariée, entrée quelques instants auparavant dans le pavillon avec sa toilette de noces, dans cette femme qui n'en ressortait que pour s'abattre, frappée à mort et qui encore à présent était revêtue de la même toilette. Même en admettant que par impossible une substitution pût être envisagée, le changement de costume était irréalisable en quelques minutes.

— Allons, dit le policier — qui n'était autre que le fameux Frédéric Müller — venez prendre l'air dans le parc. Je vous escorte : vous n'avez rien à craindre. Et ainsi, nous pourrons causer,

Tous deux marchèrent quelques temps en silence.

Malgré ses préoccupations avant tout professionnelles, Müller respectait le désarroi dans lequel le drame avait jeté son interlocuteur.

— Personnellement, dit enfin le comte, je ne crois pas que Léon soit l'auteur du crime. Je connais ce jeune homme depuis longtemps...

— Je ne le connais que depuis peu, mais je partage votre avis : on a beau dire que les apparences sont trompeuses, nous avons fait plus d'une fois mentir le proverbe. Quant à moi je m'en tiens à ses apparences, qui sont celles d'un honnête garçon.

Maintenant ils se trouvaient devant le pavillon du crime.

— Il est soigneusement fermé. Un de mes hommes monte la garde autour du parc, dont les murailles sont d'ailleurs infranchissables par simple escalade... Je me réserve en effet de pousser personnellement mes investigations de ce côté.

— Ce qui me paraît étrange, poursuivait M. de Basserville, c'est que Léon ne se soit pas attaqué à moi. La réaction d'un homme capable de crime passionnel, c'est en effet de...

Il n'acheva pas. Car Müller lui avait fait signe de se taire, et, lui saisissant fortement le bras, retenait leur course.

— Tenez, souffla-t-il... Là-bas... Le fenêtre du pavillon.

Le pavillon était éclairé ! Une lueur vague, pareille à celle d'une lanterne dont on se serait efforcé de dissimuler la clarté, filtrait à travers les rideaux qui garnissaient la fenêtre du rez-de-chaussée.

— Vite ! Courons droit au perron ! J'ai la clef. Faites sauter les scellés !

C'est qu'en effet les scellés étaient intacts de ce côté... comme aussi sur toutes les fenêtres.

Müller eut tôt fait de siffler ses hommes.

— Vite ! Fouillez la maison ! Et continuez aussi vos recherches dans le parc !

Cette fois on ne pouvait pas dire que le pauvre Léon fût le visiteur insolite. Il était en prison et il s'y trouvait pour longtemps. Et malgré tout, on ne trouva personne d'autre à accuser cette fois.

Bien mieux, l'aventure tourna à la confusion de Müller. Car en rentrant au château, où Martial de Basserville, demeuré seul des invités de la noce, veillait le corps de la comtesse, la gouvernante ironisa :

— Si vos hommes ne m'avaient pas forcée de rester ici, dit-elle, j'aurais pu vous expliquer les raisons de cette alerte... Voyez plutôt.

Elle les attira derrière elle puis, leur désignant le pavillon dont les carreaux semblaient à nouveau éclairés par l'intérieur :

— Vous êtes ici exactement dans l'axe où vous deviez être quand vous avez cru découvrir du monde dans la salle qui servait de bibliothèque à Mlle Yvette... Et maintenant, si vous voulez voir s'éteindre cette lumière suspecte vous n'avez qu'à... changer ma lampe de place.

La lampe en question était ce qu'on appelle dans les campagnes lampe-tempête et qui est en tous points semblable aux suspensions qu'emportent avec eux les mineurs du fond.

— L'illusion d'optique ne fait aucun doute, consentit Müller. Mais je me demande pourquoi cette

femme met tant d'empressement à nous l'expliquer.

— Parce que j'aurais beaucoup voulu ne pas être dérangée dans le sommeil que j'avais enfin trouvé après une journée assez fatigante..., c'est le moins qu'on en puisse dire!

— Si vous étiez fatiguée, pourquoi aviez-vous laissé votre lampe sur votre fenêtre, comme si vous aviez eu l'intention d'aller vous promener dans les bois ? Hein ?

— Je reposais, monsieur, mais si mon patron m'avait appelée, je me serais levée aussitôt. Et vous pourriez vous rappeler qu'ici, il n'y a pas l'électricité.

Müller ne trouva rien à répondre. Il conseilla seulement à M. de Basserville d'aller se reposer.

— Vous avez raison, acquiesça celui-ci. Je dormirai, cette fois, car la fatigue a eu raison de mes nerfs si éprouvés.

IV

Le policier était quant à lui bien décidé de passer la nuit, en observation. Mais ce fut sans aucun succès.

Toutes les constatations médico-légales une fois terminées, il avait été décidé que la comtesse serait inhumée dans cette même église où son mariage avait été célébré l'avant-veille. Mais cette fois, Léon ne tiendrait pas l'orgue. Cette suprême épreuve lui aurait été épargnée et, à vrai dire, il était prêt de se croire privilégié, étant libre dans sa prison de pleurer sans retenue la charmante Yvette.

Le magistrat instructeur n'entendait pourtant pas se contenter de ses dénégations. Avec une célérité bien digne de la conscience d'un magistrat français, il entendait témoin après témoin. Et tous s'accordaient à reconnaître la présence insolite du jeune artiste sur le lieu du crime, l'expression de frayeur qui avait été la sienne au moment de son arrestation par les paysans, son aveu enfin d'un amour dédaigné.

Ainsi sa méthode était-elle toute opposée à celle de Müller : il s'entêtait sur ce qui était peut-être une fausse piste, mais qui d'après lui devait servir de base à la reconstitution du crime.

— Même en poursuivant un innocent, on peut découvrir un coupable, se disait-il.

D'ailleurs, Léon n'était pas, grâce à son incarcération, soustrait à la vindicte public? Les enfagés parlaient de lui faire un mauvais parti, et il semblait bien que le neveu du comte, M. Martial, ne les avait pas découragés de cette justice expéditive.

Martial ne quittait plus guère son oncle, depuis le drame. Il semblait, lui, si léger d'ordinaire, atterré par la mort d'Yvette. Et il en oubliait de consulter les nouvelles du turf.

Le juge d'instruction avait bien reçu à son sujet une lettre anonyme dans laquelle on lui rappelait l'intérêt qu'avait le jeune homme, seul héritier des Basserville, à la disparition de la comtesse. Mais on n'en avait pas tenu compte et Müller lui-même, fidèle à son opinion sur l'apparence, haussa les épaules. D'ailleurs, Martial n'était-il pas aux côtés du comte quand le coup de feu avait été tiré ? Et n'avait-il pas assisté au su et vu de tous à la

cérémonie nuptiale, bien avant qu'Yvette ait pénétré dans le pavillon ?

C'est donc à tout hasard et sans rien vouloir préjuger de la suite d'une affaire dont le mystère était certain, que le policier continuait d'explorer la région.

— Quand il n'y a rien, on ne trouve rien, se disait-il philosophiquement. Mais du moment qu'on ne tient pas tous les éléments d'une culpabilité, c'est qu'il reste quelque chose à découvrir et que le résultat, tôt ou tard, est certain. C'est affaire de patience.

Or, il y avait à trouver l'instrument du crime, et aussi le véritable mobile. Car si le vol n'était pas ce mobile, l'intérêt n'en était pas exclu. Et si le jeune organiste n'était pas l'assassin, le crime pouvait aussi bien être quand même passionnel.

— Au fond, concluait Müller, il me manque un personnage ou plusieurs.

Combien de kilomètres avait-il fait en forêt, méditant et ruminant les éléments de l'enquête ? Il était à présent fort éloigné du bourg et du château, et parvenait à une clairière où se voyaient encore les ruines d'un ancien hameau déserté.

Séduit par la beauté sauvage du lieu, il s'assit sur une pierre à présent recouverte de mousse et qui avait été la fondation d'une ancienne maison. Là, sa canne entre les jambes et ses mains appuyées sur le pommeau, il se laissait aller à une rêverie sereine.

Une apparition le tira soudain de sa torpeur : c'était une toute jeune fille, presque une enfant. Elle pouvait avoir environ quinze ans.

Elle n'avait sans doute pas aperçu le policier, car elle allait et venait parmi les hêtres et les chê-

nes, tantôt dansant, tantôt courant comme quelque fée des bois.

Soudain, le policier qui l'observait tressaillit : car elle tira de sa ceinture une couronne de fleurs d'orangers et s'en coiffa gracieusement.

Quels rêves de mariage faisait-elle en cet instant ? Mais où avait-elle pris cette couronne ?

Pour le policier, c'était cela seul qu'il importait désormais de savoir. Car la couronne n'était pas banale : c'était une de ces parures, moitié guirlande et moitié joyau, où les boutons artificiels sont perles et nacres, et dont le coût n'est certainement pas à la portée d'une vagabonde.

D'un bond, Müller fut sur pied.

— Hep !... Petite !... Viens ici...

La jeune fille ne tint aucun compte de cet appel : au contraire elle s'enfuit comme le chien de Jean de Nivelle et il fallut que le policier la rattrapât à la course, non sans avoir endommagé parmi les ronces et les bruyères sèches son pantalon et son pardesseus

Enfin il la tenait. Mais elle le regardait d'un air étonné, inconscient...

— Allons bon, grogna Müller, il ne manquait plus que ça... Une idiote !

Il tenta cependant de l'interroger.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-il en désignant la couronne.

L'affreux soupçon lui vint que peut-être cette jeune folle avait dérobé au cimetière une parure unique en son genre. Mais la pauvre fille, dont il serrait un peu trop fort les poignets, laissa tomber une indication bénévole :

— Sous une automobile, dit-elle. Je l'ai trouvée sous une automobile. Elle est tombée de la tête

d'une dame morte, qu'on emportait loin. On ne m'a pas vue la prendre.

Müller avait senti la piste. Il n'allait pas la lâcher de sitôt. Mais il avait compté, pour s'emparer de la couronne, sans la résistance de son interlocutrice. Et il croyait saisir son butin quand soudain, il lui échappa des mains : et la fille disparut avec dans les plus épais fourrés ou, malgré son agilité, il ne put parvenir à la rejoindre.

V

La fille était loin d'être inconnue dans le pays. C'était une fillette de l'hospice, dont l'intelligence ne s'était jamais développée. Mise en nourrice chez de braves cultivateurs, elle avait continué d'y vivre. Elle ne coûtait d'ailleurs pas grand' chose: toute la journée dans les bois, elle s'y nourrissait plus volontiers de fruits et de racines. Et comme elle rentrait chaque soir à la ferme, on ne s'inquiétait guère de ce qu'elle faisait dans la journée. Au surplus, on la rencontrait souvent dans la forêt, occupée à quelque jeu innocent, comme de se faire des bouquets et des guirlandes. Le comte de Basserville, dans ses jours de belle humeur poétique, l'avait surnommée Ophélie.

Aussitôt mis au courant par Müller de l'incident qui venait de se produire, le juge d'instruction fit amener Ophélie.

Il y avait tout à parier qu'on n'obtiendrait guère plus de renseignements que Müller n'en avait obtenu dans la forêt. Mais quand il fut question de la couronne, de cette couronne qui, d'après la description faite par Müller, était en tous points semblable à celle portée par la comtesse de Basser-

ville, la jeune fille se mit à pleurer. Ni prières ni menaces n'y firent : elle refusa obstinément de dire où elle l'avait cachée.

— Le mieux, dit alors le juge, est de la relâcher pour la suivre : peut-être obtiendrons-nous enfin cette pièce à conviction... Car je persiste à trouver fort étrange cette circonstance... D'ici là nous ferons une enquête discrète chez le fournisseur qui a livré la toilette de mariée de la comtesse de Basserville. Car on vient à la minute de m'annoncer le résultat de l'enquête au caveau de la famille : on ne trouve aucune trace de violation de sépulture.

Müller s'était généralement défendu de toute conclusion romanesque. Mais il lui revint en mémoire l'exclamation poussée par le comte de Basserville, devant le corps de sa femme. Et il en vint à se demander s'il n'y aurait pas eu substitution... Quoi qu'il en soit, le crime était là : une femme avait été tuée. Et si cette femme n'était pas la pauvre Yvette, elle n'en était pas moins morte, et son assassin encore inconnu.

D'un commun accord avec le magistrat instructeur, il avait été décidé que cette histoire de couronne resterait secrète jusqu'à nouvel ordre. En outre, Müller se rendrait à Paris pour continuer l'enquête.

Dans le train qui l'emmenait, il tomba nez à nez avec le jeune Martial.

— Alors, comment ça va ?

— Vous ! s'écria l'autre en feignant l'étonnement.

— Ah ! par exemple ! Comment se fait-il que je ne vous aie pas vu monter à Alençon ? Et pourquoi n'avez-vous pas demandé à mon oncle

de vous accompagner à la gare en même temps que moi ?

— Je ne suis pas parti directement du bourg, mais d'Alençon, dit Müller.

— Et puis, compléta Martial de Basserville, un policier ne dit jamais où il va.

Müller ne parut pas prendre garde à l'allusion.

— Un policier, reprit-il, est toujours là pour chercher quelqu'un ou savoir quelque chose.

— A vous dire vrai, reprit Martial, je suis soulagé de ne plus être chez mon oncle. On a beau compatir à son malheur, cette atmosphère de tragédie est à la fin devenue insupportable, d'autant plus que le mystère ne fait que s'épaissir et...

— ...Ce n'est pas mon avis, lança Müller: il ne fait au contraire que s'éclaircir.

Il avait prononcé cette phrase avec intention, pour vérifier quelle réaction aurait Martial. Il ne fut pas déçu, car celui-ci devint très pâle.

— Vous paraissez, reprit Müller, prendre à cette affaire plus d'intérêt que vous ne le disiez tout à l'heure.

Sans répondre, le jeune homme avait fait un geste évasif. Puis il s'était plongé dans une méditation douloureuse.

— C'est au moment où l'on se croit le plus indifférent au malheur d'autrui, dit-il enfin, que la nouvelle d'un événement qui l'intéresse nous frappe davantage. Il est vrai que la pensée de découvrir enfin le secret du pavillon m'a surpris et troublé... Je crains, pour tout vous avouer, que ce ne soit l'occasion pour moi de connaître de mon oncle un passé qu'il eût mieux valu laisser ignorer.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien.

Müller consentit volontiers à cette dernière réponse. Il savait, il était sûr que Martial était personnellement initié. Et il décida de le faire surveiller étroitement dans les jours qui suivraient.

VI

La maison des sœurs Sylvain était, sans contestation possible, la plus renommée de Paris pour ses robes de mariées. Les demoiselles Sylvain ne se faisaient d'ailleurs pas faute de s'enorgueillir d'être les fournisseurs de plusieurs cours. Et dès l'entrée le client était accueilli par l'étalage des autographes encadrés qui provenaient des secrétaireries royales. Aussi tant de commandes incitaient-elles les familles moins illustres, mais également fortunées, à choisir pour leurs filles un modèle de chez Sylvain. La publicité, des deux côtés, était assurée.

La publicité, cette fois, n'avait pas été du goût de la couturière. Car une étrange superstition s'attache parfois aux robes de mariées, et comme c'était la deuxième fois dans l'année que les jeunes épouses connaissaient une fin tragique — l'une étant morte dans un accident d'automobile, et l'autre ayant fini comme on sait — les commandes avaient passé ailleurs.

On comprend dans ces conditions que Frédéric Müller ait été fort mal accueilli quand il eût demandé à entretenir l'aînée de ces demoiselles, qui était pratiquement la directrice de l'entreprise, au sujet de la commande Basserville.

Il dut même décliner ses titres et qualités pour la décider à lui accorder un entretien.

— Inutile de vous dire, ajouta-t-il, que j'exige de vous le plus grand secret autour de ma démarche... En un mot, je voudrais savoir si le modèle de la robe que portait Yvette de Basserville fut le seul de la saison.

— Oh ! monsieur... Certainement pas. Car toute l'originalité de la toilette était cette année dans la disposition du voile et dans la couronne, qui a été exécutée par nous en collaboration avec un joaillier réputé, M. Barnaud.

— Je vous poserai donc la même question en ce qui concerne la couronne.

Mlle Sylvain parut gênée de devoir répondre. Mais le policier lui lança un regard impitoyable, et la couturière consentit à se confesser :

— Monsieur, comprenez bien que la vérité peut porter un grave préjudice à notre maison...

— Comment cela ?

— Nous avons en effet confectionné la même couronne pour une autre cliente.

— Ah !

— Mais c'est là, croyez-le bien, une chose tout à fait exceptionnelle. Il n'a jamais été dans nos habitudes de...

— ...De vous faire la complice d'un crime ?

— Oh ! monsieur !

— Continuez.

— Quoi qu'il en soit, nous n'avons cédé à la prière de la dame qui avait vu exposé notre modèle que dans la mesure où elle nous a promis ne pas devoir se marier en France. C'était une dame qui partait pour la Suède... Une artiste...

— Vous m'intéressez beaucoup, mademoiselle Sylvain .Comptez que je ferai le nécessaire pour que les révélations faites à l'instruction ou au

cours de l'enquête dont je suis chargé ne tournent pas à votre confusion. Votre bonne foi est certaine.

Encouragée par cette promesse, Mlle Sylvain consentit alors à se faire apporter ses registres et ses livres de commandes et de comptes. Puis, recherchant méthodiquement parmi les colonnes, elle retrouva l'adresse de l'intéressée :

— Mlle Ninon de Berne... C'est bien cela ! Elle a prié qu'on livrât la commande au numéro quarante-neuf de la rue Bausset, dans le quinzième.

Müller était enchanté. Muni de ce précieux renseignement, il se rendit tout de go au domicile de Mlle Ninon. Il se trouva dans un de ces immeubles modernes, dont les pièces sont qualifiées studios et où les salles de bain affectent des formes de piscines. Mlle Ninon habitait sur le devant, au premier. Mais comme le policier s'apprêtait à monter chez elle, il fut arrêté par la concierge.

Et pendant quelques minutes, ce fut à celui des deux qui interrogerait l'autre.

— Enfin, demanda Müller soudain irrité, êtes-vous par hasard chargée de faire la police ?

— Voui, monsieur, riposta le cerbère avec importance. Car notre propre commissaire m'a chargée de noter soigneusement le nom des personnes qui demanderaient Mlle Ninon.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que Mlle Ninon a disparu depuis le 14 avril dernier !

— Hein ?

— Je n'ai pas l'habitude, cher monsieur, de mentir. Et aussi vrai que je vous le dis, vous allez vous-même venir avec moi au commissariat, puis-

que vous vous intéressez à cette personne, pour me dire ce que vous savez d'elle.

Müller ne tenait pas à laisser quelqu'un d'autre risquer de confondre les pistes. Il en tenait une, c'était certain. Mais il avait le triomphe modeste et il se contenta de montrer la plaque, au revers de son veston, qui intimida et rassura tout ensemble l'excellente femme.

Elle consentit alors à lui révéler les circonstances qui accompagnaient cette extraordinaire disparition :

— Mademoiselle avait un ami, M. Langlois. Mais elle recevait aussi un autre monsieur, avec lequel elle avait l'intention de se marier. Pour moi, elle est partie à l'étranger, où elle avait plusieurs engagements (car il faut vous dire que Mlle De Berne est une belle artiste) et tout ça pour s'éloigner de son ami, qui était jaloux et violent, et dont elle n'aurait jamais pu se débarrasser, surtout depuis qu'il se prétendait ruiné à cause d'elle.

— C'est bien, ma chère madame, mais savez-vous le nom de ce... fiancé de Mlle de Berne.

— Oh ! c'est facile... Il ne m'a jamais donné ni son nom ni son adresse, mais on l'appelait ici M. Martial.

VII

Cette fois, Müller tenait la piste, et la bonne.

Il ne comprenait toujours pas les véritables circonstances du drame de Basserville, mais il était sûr de pouvoir y faire entrer deux nouveaux personnages, sans oublier le deuxième rôle de Martial. Deux coïncidences en formaient la cer-

titude : Martial était le véritable acquéreur de la couronne retrouvée aux mains de la pauvre Ophélie; Ninon de Berne, qui avait l'intention de se rendre à l'étranger, avait quitté son domicile pour ne plus y revenir la veille du crime!

Mais il restait à faire la connaissance de ce M. Langlois, amant malheureux.

Charles Langlois n'avait pas à Paris de domicile fixe. On le trouvait alternativement dans les principaux hôtels de la capitale, lorsqu'il n'était pas chez sa maîtresse ou dans une villégiature à la mode. C'est que son travail consistait depuis longtemps dans le grignotage d'une fortune considérable, durement gagnée aux Indes par ses père et grand-père.

La connaissance qu'il avait faite quelques mois auparavant de Ninon de Berne, cantatrice de café-concert, avait achevé son ouvrage... Depuis, on murmurait autour de lui qu'il était criblé de dettes.

Cette circonstance ne l'empêchait pourtant pas d'habiter encore le Grand Hôtel des Diplomates, dans la partie nouvelle du boulevard Haussmann. Du moins, c'est là que les services de la préfecture de police avaient son adresse.

Cette fois, Frédéric Müller songea qu'il valait mieux ne pas déclarer sa qualité pour se faire ouvrir, mais, si c'était possible, se présenter en messager extraordinaire pour porter un message de Mlle Ninon.

— M. Langlois ? dit le portier après avoir téléphoné à l'appartement. Il demande à quel sujet?

— C'est personnel.

— Bien... Vous pouvez monter, monsieur. C'est au 162,

Dire de Müller qu'à cet instant il était ému, c'eût été trop dire. Mais il sentait que de la minute qui suivrait dépendrait le succès de son enquête. Non qu'il eût la prétention de percer aussitôt le mystère du crime de Basserville : il allait recueillir seulement l'indice qui lui permettrait de continuer dans ce sens ou l'obligerait à abandonner pour un temps... En attendant, le jeune garçon préposé à l'ascenseur lui donnait sans le vouloir une indication :

— Vous êtes bien le premier depuis longtemps qui venez voir M. Langlois... Il ne reçoit pas plus qu'il ne sort, depuis quelques semaines.

— Où prend-il donc ses repas ?

— A l'hôtel... Souvent aussi il descend dans le hall à l'heure du thé. Il a fait venir son médecin. Il a l'air malade.

— Hum !

— Au troisième étage, au fond du couloir.

Müller se dirigeait par là. Mais Charles Langlois venait à sa rencontre.

— Monsieur ?

— Excusez-moi de vous rappeler que l'objet de ma visite est très confidentiel.

— Bien...

Müller avait noté qu'une certaine inquiétude s'entendait dans la voix de l'homme.

Déjà, il traçait en quelques traits son caractère, toujours selon sa méthode, d'après la physionomie. Or, Langlois était le prototype du noceur, non pas du joueur cynique à la manière de Martial, mais de celui qui, uniquement préoccupé de ses plaisirs, se prend au jeu. Charles s'était ainsi épris de Ninon.

— Monsieur, reprit-il après qu'il eût offert à Müller un siège que celui-ci s'empressa de ne pas prendre face au jour, de façon à laisser son interlocuteur dans cette position, et à refluer lui-même dans le clair-obscur de la pièce, monsieur je suppose que vous êtes envoyé par mes fournisseurs...

Ce préambule donnait à la visite du policier un prétexte tout trouvé. Saisissant la balle au bond, il abandonna donc son premier projet qui était de se présenter en messager de Mlle de Berne. On verra plus tard que bien lui en prit.

— Oui, monsieur, répondit-il avec un temps d'arrêt qui avait été celui de sa réflexion. Et je suis chargé de vous demander en toute bonne foi le montant actuel de vos dettes, et la liste de vos créanciers.

— Je ne suis pas commerçant, pour qu'une telle question me soit ainsi posée.

— Aussi bien ne s'agit-il pas d'une faillite, mais d'une mise au point qui nous permettrait étant donné votre crédit, de vous replacer au conseil d'administration de la société des Rizières, dont votre grand-père fut le fondateur. Je parle au nom de la société des Rizières.

Comme on le voit, Müller avait plus d'un tour dans son sac, et l'esprit d'à-propos. Il eût été seulement bien en peine si on lui avait à ce moment demandé ses papiers. A défaut de papiers, il possedait un jeu de cartes de visite : il en tira une au hasard, gravée sur beau carton, et où on pouvait lire ces mots laconiques et passe-partout :

Ernest Blanchon,
fondé de pouvoirs

Charles Langlois avait l'air d'un homme auquel on tend une planche de salut. Il sembla entrer dans la voie des confidences :

— A vrai dire, monsieur, j'ai eu l'occasion depuis quelques semaines de méditer sur l'inconvénient qui résultait pour moi de l'éloignement où j'avais été tenu par mon père de ses affaires et de son entreprise. Certes, je n'ai pas eu à me plaindre de lui puisqu'à sa mort je me suis trouvé l'héritier des millions que j'ai réussi à dépenser pour mon plaisir... Mas c'est précisément là ce qu'il aurait dû prévoir. Et si étrange que la chose puisse vous paraître, je suis et j'ai été toujours un homme très malheureux, monsieur Blanchon.

— Mon cher monsieur...

— Je serai donc aujourd'hui ravi de reprendre une vie nouvelle. J'ai besoin d'oublier.

— D'oublier ?

Cette interrogation, faite à l'improviste, ne sembla pas troubler autrement Charles Langlois. Mais il se leva, comme pour faire diversion au moment où il allait être amené à une confidence d'un autre genre.

— Je vais en tous cas vous demander de vouloir bien me suivre dans la pièce contigüe, qui me sert de bureau... Vous pourrez consulter la cote où, pêle-mêle, j'ai entassé les réclamations et les factures impayées de mes fournisseurs. Je suis prêt à leur accorder n'importe quels gages, n'importe quelles garanties, pourvu, je vous le répète que j'aie la possibilité d'une vie nouvelle. Ce qui me plairait, surtout, dans ce que vous me proposez, c'est l'hypothèse d'un voyage au pays merveilleux où j'ai passé mon enfance : les Indes.

VIII

Frédéric Müller était ravi : il n'avait pas trouvé dans les papiers si spontanément mis à sa disposition par Langlois la moindre trace d'une commande chez les sœurs Sylvain. Et cependant, les factures prouvaient surabondamment que toutes les toilettes de cette demoiselle étaient payées par son généreux ami. Il fallait donc admettre que seul, Martial de Basserville s'était intéressé à la commande de la couronne et de la toilette de mariée.

Restait à amener Charles sur le chapitre de ses amours. Or, il était bien évident que le malheureux amant ne se livrerait pas du premier coup. Müller, alias Blanchon, décida donc de l'inviter personnellement à dîner.

— Eh ! bien, monsieur, j'accepte ! dit Charles qui, décidément, paraissait comme en grand deuil du départ de Ninon, car il donna à cette acquiescement toute sa valeur.

Le prochain soir, il délaissa en effet le restaurant de l'hôtel des Diplomates et consentit à suivre Müller, qui était passé le prendre, dans un des meilleurs endroits des boulevards.

La conversation ne languît pas un seul instant: Charles parlait d'abondance, comme un homme qui n'a pas eu l'occasion de causer avec un de ses semblables depuis longtemps. La solitude, incontestablement lui avait pesé tous ces derniers jours. Quel intérêt avait-il donc à fuir le monde, en dehors de ses dettes ?

Mais Müller le laissait dire, sans vouloir aucu-

nement se donner l'air de diriger la conversation.

— Au café, songeait-il, sa langue se déliera. Et je n'épargnerai pas les alcools.

Il avait deviné juste. Car bientôt, Charles Langlois, qui buvait fort sec, reprit cet air vague et navré qui est le propre des amants successivement éconduits et suppliants. Et il prononça, le premier, le nom de sa maîtresse.

— Ninon de Berne... Sans doute elle appartient au monde des aventurières et je sais que je ne devrais pas tant me tourmenter d'une aventure dont la fin n'était que trop à prévoir.

— Quelle fin ?

— Elle avait conservé des relations avec un de ses anciens amis : un certain Martial de Basserville.

— Le neveu de ce gentilhomme normand, dont la femme fut assassinée voici quelques semaines?

— Je pense que c'est de lui qu'il s'agit.

— Vous semblez en tous cas vous être désintéressé du drame de Basserville.

— Et qu'auriez-vous fait à la place d'un homme qui, soudainement délaissé par la femme qui le ruina, n'avait d'autre issue que le suicide ou...

Il n'acheva pas. Il passa la main sur son front.

Müller faillit conclure : — Le suicide... ou le crime ?

Mais vraiment, il n'y avait pas de liaison apparente entre la fugue de Ninon et le drame qui avait causé la mort d'Yvette. Il n'y avait qu'un seul point commun à ces deux événements : Martial et la couronne de fleurs d'orangers. Mais en quoi Charles Langlois aurait-il pu s'affliger du meurtre d'Yvette Roy ? Il ne pouvait ni s'en af-

fliger ni s'en réjouir... Il n'y avait eu aucun intérêt.

Cependant, le pauvre garçon qui en était à son troisième verre de fine Champagne, faisait de Ninon un éloge rétrospectif qui ressemblait à une oraison funèbre :

— Elle n'avait sans doute rien de bourgeois, dit-il, mais il y avait sous la femme vénale une autre femme, trop fière et trop franche pour s'abaisser jusqu'à la dissimulation. Du moins je le croyais. Et c'est pourquoi je ne pouvais consentir à sa fugue.

— Où croyez-vous donc qu'elle soit ?

— Je l'ignore, c'est ce que j'ai dit au commissaire de police, quand je suis allé l'informer de la disparition de Mlle de Berne.

Charles Langlois avait prononcé ces dernières paroles avec vivacité.

— Mais... reprit Müller, alias Blanchon, la concierge de son immeuble, quand je me suis présenté là-bas... croyant vous y trouver encore... m'a dit que cette artiste serait partie pour se marier à l'étranger, avec... je ne sais plus qui.

Langlois considérait avec intérêt le fond de son verre. Puis il commanda, avant de répondre, une quatrième *fine*.

— C'est très pénible, dit-il enfin, très pénible pour moi...

Müller se rapprocha :

— Ecoutez-moi, monsieur Langlois,, vous savez que je suis désormais de vos amis. Eh ! bien, je serais très heureux si je pouvais vous permettre de retrouver cette femme, à laquelle vous semblez tenir plus qu'à vos propres intérêts.

— La retrouver ?

— Mais oui...

— C'est impossible ! Hélas !

— Impossible ? Et pourquoi? Un frisson passa, malgré son expérience des drames de la vie parisienne, dans le dos du policier. Mais Charles s'était ressaisi :

— Quoi qu'il en soit, dit-il, je vous serai reconnaissant de tout ce que vous pourrez faire.

— Alors il faut m'aider.

— Bah !...

— Mais si... Vous pouvez m'aider. Ne sous-estimez pas votre propre expérience. Et d'abord, parlez-moi de Martial de Basserville.

— Si je l'avais connu pour tel, il aurait dû me rendre raison sur le terrain.

— Je peux vous dire, peut-être, où il est.

— Quoi !

— Mais oui... Il est à Paris, d'après la chronique des tribunaux. Voyez plutôt.

Et Müller tendit à son interlocuteur un communiqué de presse, qu'à dessein il avait fait passer lui-même. On pouvait y lire ces mots :

— Martial de Basserville, le neveu du comte de ce nom, et qui a été mêlé tragiquement au crime commis dans le pavillon du château, est arrivé à Paris par le train du Mans. Il est descendu à l'hôtel Maurice.

A cette lecture, Langlois témoigna la plus vive agitation.

— Monsieur, dit-il enfin, je vous en supplie... Dites à mes fournisseurs qu'ils peuvent me faire crédit, et que je suis prêt à m'embarquer quand ils le voudront pour me mettre à la tête des Rizières. Je serai là-bas un administrateur infatigable. Je travaillerai jour et nuit s'il le faut. Mais

je dois, je veux quitter Paris. Je ne veux plus entendre parler ni de Ninon de Berne, ni de son mariage; ni de son amant.

Il s'était littéralement abattu sur la table, la tête dans les mains.

— Elle était donc si belle... murmura Müller.

— Si elle était belle ! Ah ! Monsieur ! Voyez-la plutôt...

Charles Langlois sortit alors son portefeuille et le présenta à son compagnon.

— Je ne peux pas la revoir... même en photographie. Mais tenez... Regardez-la. Toutes ses photos sont là, des photos d'amateur sans doute, mais si vivantes, si témoins de nos meilleurs souvenirs. Hélas ! Est-ce possible ! Quel malheur !

L'atmosphère n'était déjà plus celle d'un drame d'amour. L'expression *d'oraison funèbre*, revint à Müller, comme la première fois qu'il avait noté comment Charles parlait *au passé* de celle qu'il aimait jusqu'à s'être ruiné pour elle.

— Ainsi, dit-il, vous voulez vraiment que je voie ses traits.

— Et dites-moi si vous n'auriez pas fait vous-même quelque folie pour elle ?

Müller sourit, tandis qu'il retirait les épreuves du portefeuille aux souvenirs. Mais soudain ses traits se contractèrent et il se retint de justesse de pousser un cri de surprise... Car il avait reconnu, dans les traits de Ninon de Berne, artiste déchue de café-concert et reine des courtisanes, le visage crispé de la morte de Basserville.

Alors, plus vibrant encore qu'il ne l'avait entendu, l'accent lui revint de l'exclamation déchirante du comte : « Non !... Non !... C'est impossible ! »

IX

Il n'y avait plus aucun doute : la disparition de Ninon de Berne était liée à l'assassinat d'Yvette Roy, comtesse de Basserville. Mais quel rapport entre les deux femmes. Identité ou ressemblance? Et il était toujours impossible de reconnaître l'assassin.

— Ce n'est pas Martial, se disait Müller, puisque Martial était aux côtés du comte au moment du crime... Et Martial ne peut être le complice de Charles Langlois, dont il était le rival. Le mystère est donc loin d'être éclairci.

Il était temps, toutefois, pour Müller de faire diligence dans l'intérêt d'un innocent. Car le juge d'instruction avait annoncé son intention prochaine de clore l'information. Et le jeune organiste de la cathédrale ferait les frais de l'accusation.

Müller était très contrarié de la publicité donnée par la presse à une affaire si obscure et dont les éléments auraient dû être tenus secrets. Du moins put-il obtenir de ses chefs que sa propre enquête suivrait son cours, sans préjudice de l'action publique.

Il se garda de se démasquer encore auprès de Langlois, pour lequel il demeurait Ernest Blanchon, fondé de pouvoirs.

Et c'est lui en effet qu'il continua d'observer et de faire suivre. Car il était à peu près certain que Martial essaierait de le retrouver.

Il ne se trompait pas.

Le portier de l'hôtel, homme de confiance qui avait reçu les instructions de la police, signala

dès le surlendemain la présence à l'hôtel de Martial de Basserville.

Toutes les précautions avaient été prises pour surprendre la conversation des deux hommes. Mais pour la plus grande déception de Müller, Charles avait refusé de recevoir son rival.

— C'est donc moi, se dit-il, qui vais essayer de tromper sa solitude.

Un deuxième dîner était en vue.

Il eut bientôt lieu dans ce même restaurant dont la table avait si bien inspiré son précédent commensal. Martial ne fit aucune difficulté pour se rendre à l'invitation. Il parut même y avoir mis quelque empressement.

— Singulière rencontre que la nôtre, dit-il en s'asseyant avec désinvolture aux côtés de l'homme dont il connaissait la qualité mais qu'il ne paraissait aucunement redouter.

— Oui.

— Et qui tourne à une banale sympathie.

— Peut-être.

Müller, cette fois, réservait ses effets.

Dans son for intérieur, il croyait Martial coupable de complicité. Et il comptait sur lui seul pour lui révéler le complice. Mais on eût dit que le jeune homme entendait de son côté satisfaire sa curiosité :

— Alors ? interrogea-t-il, l'enquête n'avance toujours pas, à Alençon ?

— Il faut croire que si, puisque Léon, l'organiste, n'a pas été mis en liberté... même provisoire.

— On n'a donc pas retrouvé son arme ?

— Toujours pas.

— C'est étrange... Cette arme n'est cependant pas venue toute seule au pavillon, et il faut bien admettre qu'une main criminelle l'ait dirigée vers la malheureuse... jeune femme.

— Si vous êtes si malin, vous devriez bien nous communiquer vos suggestions... Ne vous gênez pas.

Martial se demanda s'il devait rire de cette proposition. Elle lui parut en tous cas paradoxale. Il haussa les épaules.

— Connaissiez-vous Ninon de Berne ? demanda Müller à brûle-pourpoint.

A cette question si soudaine, si imprévue, Martial de Basserville était devenu affreusement pâle.

Enfin il se ressaisit et répondit, moitié plaisant moitié tragique :

— Je l'ai connue... entre tant d'autres. Si toutes les femmes que j'ai connues pouvaient se donner la main... Vous connaissez la suite.

Le repas tirait à sa fin. Martial avait tiré sa montre d'un air préoccupé :

— Excusez-moi, dit-il, je dois m'en aller... Un rendez-vous urgent.

Et Müller pensa :

— Tiens, tiens... Voilà le moment ou jamais de le faire suivre.

X

Martial était rentré directement à son hôtel, d'où, contrairement à son affirmation, il ne devait sortir que vers le milieu de la matinée du lendemain.

L'homme préposé à sa surveillance par Müller put alors le voir s'engager dans un dédale de pe-

tites rues comme le font ceux qui veulent éventuellement qu'on perde leur trace. Mais le suiveur était un fin limier. Il n'eut garde de laisser échapper sa proie. Et il put constater que Martial de Basserville allait se présenter à la clinique du docteur Baron, dans le quartier de la Trinité.

Il y pénétra non sans s'être une dernière fois retourné pour voir s'il ne serait pas suivi. Mais le collaborateur de Müller avait eu le temps de s'engager dans un café situé juste en face. Et de là il téléphonait à son patron.

— C'est bien ce que je pensais..., dit Müller en se frottant les mains... J'accours. »

Car le docteur Baron, d'après les renseignements fournis par le portier de l'Hôtel des Diplomates, était aussi le médecin soignant de Charles Langlois.

— Là est peut-être le lien que je cherche entre les deux affaires... et la clef du mystère !

Du café où son collègue s'était arrêté, Müller put à loisir considérer l'aspect de la clinique et faire parler à ce sujet le patron qui lui servait à boire.

— Pour une belle clinique, c'est une belle clinique, dit celui-ci. Et il faut bien être à son aise pour se faire soigner là-dedans.

Le policier aurait pu évidemment faire opérer une perquisition dans la maison. Mais il savait par expérience que ces moyens brutaux ne servaient absolument à rien. Il eut fallu être naïf pour croire que la présence d'un malade ou d'une malade clandestine aurait été notée sur le registre des présences. Et si le docteur avait trempé dans l'affaire, il avait dû prendre toutes les précau-

tions utiles pour sa défense scientifique : alibis, etc... Rien ne devait manquer pour assurer qu'il était étranger au drame de Basserville.

Il fallait donc s'instruire sans brutalité des motifs de la visite de Martial. Et déjà Müller pensait à se servir pour cela de ses bonnes relations avec Charles Langlois.

En attendant, il continuait de s'intéresser à la conversation du propriétaire du café. Celui-ci avait l'air d'avoir des griefs contre son voisin :

— Et comment pourrais-je le tenir en estime, dit-il à Müller qui lui en faisait la remarque, il ne cesse de m'interdire de faire ici de la musique... Pourtant, Monsieur, c'était mon accordéoniste qui faisait le succès de cet établissement et de ses bals... car nous avons un salon par derrière... Or, le docteur a prétendu que ça le gênait, du moins que ça gênait les malades. Ah ! si je pouvais l'envoyer pendre, celui-là !

— Je vais peut-être vous en donner le moyen, dit Müller sans rire.

Et, attirant le patron dans l'arrière-boutique, il eut avec lui un conciliabule dont nous saurons bientôt le résultat.

XI

Le dimanche suivant, vers dix heures du matin, Müller recevait du juge d'Alençon un message où on l'informait que la couronne de fleurs d'orangers trouvée par lui entre les mains de la jeune Ophélie était à nouveau tombée entre les mains des enquêteurs : les gendarmes l'avaient en effet découverte au creux d'un arbre.

Sans hésiter, Müller répondit par télégramme de donner un communiqué à la presse.

— Je pourrai mieux juger ainsi du trouble de messieurs les complices..., conclut-il en se frottant les mains.

L'effet ne se fit pas attendre. Car de l'observatoire qu'il s'était ménagé dans l'appartement du bistrot, le policier put constater de nouvelles allées et venues autour de la clinique du docteur Baron.

Ce fut d'abord Martial.

— Cette fois, songea Müller, je vais aller prendre directement des nouvelles de sa santé.

Et il s'élança comme il se l'était promis vers l'établissement où les gens bien portants n'entraient que comme visiteurs.

— Vous désirez ? demanda dès le seuil une charmante jeune femme en costume d'infirmière.

— Voir Monsieur Martial de Basserville.

— Mais nous n'avons pas de malade de ce nom.

— Vous êtes bien sûre ?

La jeune fille hésita.

— Je ne sais si je dois vous dire..., murmura-t-elle.

— Vous devez tout me dire.

Et Müller montra sa plaque, au revers de son veston.

— Dans ces conditions... C'est exact : M. Martial est un ami de la maison... Mais vous savez : la police est déjà venue plusieurs fois.

— Ah !

— Et elle n'a rien pu découvrir. Je doute que vous ayiez plus de chance que les autres.

— Et qu'est-ce que les autres venaient chercher ici ?

— Mais... l'opium... l'héroïne... Et plus de morphine, à les en croire, qu'on en use généralement dans une clinique.

Le renseignement avait son intérêt.

— Qui sait si Charles Langlois, qui est lui aussi fort capable de s'intoxiquer, ne vendait pas des substances interdites à son médecin ?... Martial, en tous cas, devait avoir ce moyen ou un autre pour faire pression sur le docteur Baron et lui imposer une complicité dans un délit plus grave.

L'infirmière reprit :

— Si vous voulez voir ces messieurs, je crains que vous n'attendiez quelques heures. Car nul ne peut les déranger quand ils fument... C'est du moins ce que je suppose. Car j'ai déjà renseigné bon nombre de vos collègues à ce sujet, mais je n'ai jamais pu moi-même pénétrer dans le cabinet du docteur lorsque M. Martial est près de lui. J'ai toutefois perçu, derrière la porte, une odeur caractéristique.

— C'est bon... Voulez-vous me conduire jusqu'à la porte ?

— Mais...

— Si vous avez peur de perdre votre place, on vous dédommagera.

— Dans ce cas, je vais vous conduire.

Au bout d'un long corridor obscur s'ouvrait le cabinet du directeur de la clinique. Ou plus exactement il se fermait à tout visiteur indiscret.

— C'est bon, dit Müller qui avait son idée. Ne pourriez-vous pas, à présent, me faire visiter le premier étage.

— Comme vous voudrez... Seulement, si nous

étions surpris, je vous prierai de dire que vous êtes venu pour voir un malade.

— Il vous appartient de me donner d'avance son nom... et de le choisir.

— Nous avons un opéré qui est encore sous l'effet du chloroforme et que sa famille ne viendra pas voir ce soir... Je vous mènerai, en principe, à sa chambre.

Müller, chemin faisant, traçait sur son carnet des signes qui semblaient bien mystérieux à la jeune infirmière. En réalité, il relevait les plans.

— C'est bien ce que je pensais..., murmura-t-il une fois arrivé à la rotonde qui occupait au premier étage l'emplacement du cabinet directorial à l'étage du dessous. Le vestibule est plus long ici... C'est donc qu'il existe une sorte de couloir parallèle, percé dans la muraille. Comment ne s'en est-on pas encore aperçu ?

Il se garda, toutefois, de faire part de ses observations à l'infirmière. La fable de La Fontaine sur le bavardage des femmes lui revenait en mémoire.

Et comme la jeune fille attendait, guettant tout ensemble les bruits qui pouvaient venir du rez-de-chaussée et les sonneries du téléphone auxquelles elle devait répondre, il la congédia :

— C'est bon... Vous pouvez retourner dans votre bureau. Quant à moi, si on me demande quelque chose, il est bien entendu que je vais voir votre opéré.

— Chambre des Glycines...

— Merci.

Müller était entré effectivement dans la chambre du malade inconnu. Un rapide coup d'œil sur le graphique : il était certain que le malheu-

reux était encore inconscient et se bornait à pousser des gémissements sourds. Alors, le policier ouvrit rapidement la fenêtre et fit un signe qui voulait dire à ses hommes postés en face :

— Tenez-vous prêts en cas d'alerte.

Puis il procéda à une étrange installation...

Müller avait fait de fortes études qui lui permettaient d'organiser lui-même et sans le secours de quiconque des dispositifs légers d'appareils enregistreurs. Il eut tôt fait de brancher sur le fil du téléphone un de ces dispositifs dont il avait le secret. Et il put ainsi écouter ce qui se disait dans le cabinet du docteur.

Complices probables du meurtre de Basserville quel colloque allaient bien pouvoir tenir les assassins ?

Müller attendait des premières phrases qu'il entendrait des mots révélateurs de leur culpabilité.

Mais c'est tout le contraire qui se produisit.

Car il entendit distinctement Martial qui protestait auprès du docteur :

— Je vous le jure sur sa mémoire : j'ignore tout de cette histoire et je ne suis pas plus documenté que vous sur l'assassin... Tout ce que je sais, c'est que cette histoire de couronne peut nous coûter cher : on a emprisonné Léon pour un motif plus futile... Tandis que la couronne, on saura bientôt que c'est moi qui suis allé l'acheter. Que dis-je ? Müller, ce policier trop intelligent, a certainement terminé son enquête sur ce point et fait ses rapports.

— Allons, allons... Assez bavardé pour aujourd'hui, et ne vous impatientez pas. Nous finirons bien par découvrir la vérité nous aussi. Le seul

dommage, c'est que la police soit mêlée à cette affaire. Car nous y laisserons des plumes, sinon notre tête.

Müller était stupéfait. Il était certain que Martial ni le docteur n'avaient la conscience tranquille. Ils avaient commis un délit, c'était certain. Mais l'auteur du crime restait à trouver.

Le mystère de Basserville demeurait entier.

XII

Müller n'allait pas s'avouer vaincu pour un si léger contre-temps. Le plaisir du chasseur n'est pas forcément de trouver le gibier et de le tuer aussitôt. Il est plutôt de le poursuivre longtemps.

Il renonça donc à son premier projet qui avait été de perquisitionner chez Baron et d'arrêter préventivement Martial pour le faire au moins parler.

Et d'abord, lui-même savait-il *qui* avait été assassiné ? Ninon de Berne ou la jeune comtesse de Basserville ?

De plus en plus, Müller inclinait à croire que ce n'était pas la comtesse. Le souvenir qu'il avait conservé du visage de la morte, comparé aux photographies trouvées dans le portefeuille de Langlois et dont il avait habilement subtilisé quelques-unes, tout cela l'avait convaincu de la survivance de celle qu'on pleurait. Au contraire, Ninon aurait été victime d'un meurtre. Restait à savoir le nom de la tierce personne intéressée à la perdre.

— Le moment est venu de retourner prendre des nouvelles de Charles Langlois, se dit-il.

A l'Hôtel des Diplomates, il avait ses entrées, on s'en souvient.

— Ah ! lui dit le portier, je vous attendais avec impatience, Monsieur Müller; il y a quelqu'un chez M. Langlois...

— Et qui donc ?

— Son médecin.

— Ah ! ah !... Pouvez-vous me donner la chambre contiguë pour quelques minutes ?

— Elle est libre pour le moment : vous pourrez donc y rester autant que vous le désirerez.

D'une chambre à l'autre il eût été impossible de saisir une conversation. Mais Müller avait ses écouteurs qui cette fois, branchés sur le tuyau de la salle de bains, lui donna la communication unilatérale avec le bureau de Langlois.

— Mon cher ami, disait celui-ci, je ne vous comprends pas... Quel rapport y a-t-il entre Ninon et votre histoire ?

— Pardonnez-moi. Mais j'avais cru que vous étiez plus au courant que vous n'en avez l'air.

— Au courant de quoi ?

— Mais... du crime de Basserville ?

— Vous vous y intéressez donc beaucoup vous-même ? Et Martial aussi, n'est-ce pas ?

— Bah !

— Eh ! bien, moi, je vais vous dire que j'en ai assez de vos allusions... Ou alors c'est à vous que je demanderai de me donner la clef du mystère, et d'abord de me dire *qui* a été assassiné, de Ninon ou de la comtesse... Entendez-vous ?

Le docteur ici dut faire un geste de mépris, car Charles avait repris :

— Oh ! vous pouvez bien hausser les épaules ;

je ne vous lâcherai pas tant que je ne saurai pas ce que vous avez fait *de l'autre*.

A ces mots, le docteur se mit dans une violente colère qui se devinait à son accent :

— J'ai peut-être, mon cher, le même souci. Mais croyez-moi, continua-t-il en se radoucissant, nous n'avons aucun intérêt, vous comme moi, à nous faire remarquer par la police. Martial m'a dit qu'un policier était sur nos traces.

— Un policier ?...

— Oui.

— Comment est-il ?

— Blond, avec des lunettes... Les lèvres épaisses.

— Et le nez creux ?

— Le nez aquilin.

Charles ne dit plus rien. Un silence prolongé marqua la stupéfaction et l'ennui des deux hommes. Enfin ils se séparèrent.

— Vous avez raison, acquiesça Charles. Il vaut mieux pour nous que nous gardions le silence, si pénible soit-il, jusqu'à ce que la lumière soit faite sur le sujet qui nous préoccupe. Mais encore une fois je n'ai rien à voir avec ce meurtre. Vous seul pouvez peut-être dire si elle est vivante... à moins que...

Il n'acheva pas : le docteur avait passé la porte et la refermait bruyamment derrière lui.

Müller avait quitté son poste et il était maintenant dans l'ascenseur qui le descendit dans le hall bien avant que Baron ait descendu les trois étages par l'escalier.

Il appela le portier :

— Voici la clef de l'appartement contigu. Je vais y mettre quelqu'un en permanence. D'ici là, prévenez-moi de ce qui pourrait survenir...

Il n'eut que le temps de se cacher derrière le comptoir du bureau pour ne pas être deviné ni reconnu par Baron. Mais comme il se relevait, de l'air d'un homme qui vient de ramasser quelque chose à ses pieds, le facteur passait justement.

— Ah ! dit le portier, il y a justement une carte postale pour M. Langlois... Elle est datée de Stockholm...

— Hum ! Montrez-moi ça.

Müller tournait et retournait la carte entre ses mains sans en croire ses yeux : car non seulement la carte était datée du 30 avril, et postée de Stockholm quinze jours donc après le crime, mais elle était signée : *Ninon.*

XIII

Müller entendait ne pas être dupe...

— Après tout, se dit-il, il n'est rien de plus simple pour un criminel que de faire poster une carte postale de n'importe quel endroit du monde. Le plus curieux,, c'est que ce soit réellement là l'écriture de Ninon. C'est ce que nous allons bientôt savoir.

Il ne voulait pas donner l'éveil à Charles Langlois, lequel le croyait malgré tout le fondé de pouvoirs des rizières, et se méfiait de lui sans avoir véritablement découvert son identité véritable.

— D'ailleurs, se disait le policier, je n'ai pas le nez si aquilin que cela. Et je ne porte pas toujours des lunettes.

Le plus simple, c'était de faire surveiller les réactions de celui-ci. Or, cette reaction fut un étonnement non simulé, suivi d'une joie vive.

Et maintenant, il n'y avait plus qu'à se rendre auprès de Martial. Là du moins Müller n'avait pas besoin d'user de tant de finesses.

— Cher Monsieur, lui dit-il en l'abordant comme il sortait de son hôtel, j'ai à vous apporter des nouvelles de quelqu'un que vous avez certainement connu...

— Et qui donc ?

— Je vous annonce que Mlle Ninon de Berne a donné de ses nouvelles.

— Ah !

— C'est tout l'effet que vous produisent mes paroles ?

— Je crois vous avoir déjà dit que mes relations avec cette charmante artiste ressemblent à celles que j'ai eues avec tant d'autres femmes. S'il fallait que je m'intéresse au sort de chacune !...

— Eh ! bien, moi, Monsieur Martial de Basserville, je vous arrête.

— Par exemple !

— Je suis en possession d'un mandat décerné contre vous par le juge d'instruction d'Alençon...

— Mais je ne suis pas coupable ! Ce n'est pas moi qui ai tué! Ceci, je vous en donne ma parole d'honneur !

— Hum ! Vous vous expliquerez, en tous cas.

Martial joua la désinvolture.

— Nous nous reverrons donc bientôt..., dit-il à Müller en lui tendant une main que celui-ci refusa de serrer.

— Vous m'excuserez si, cette fois, je voyage sans vous... Vous aurez quand même auprès de vous deux inspecteurs : vous ne vous ennuierez pas pendant le trajet. Même, vous pourrez causer,

Le policier avait en effet une autre tâche urgente à accomplir : cette fois il n'y avait pas à hésiter. Il ferait perquisitionner chez le docteur Baron et procéderait lui-même à une enquête.

Ce médecin, d'après les précédents rapports de police, recrutait sa clientèle dans un monde interlope : des gens de toute nationalité défilaient chez lui, mais presque tous appartenaient au monde colonial.

Cette circonstance aurait pu apparaître comme fort innocente, puisque Baron avait fait ses débuts comme médecin de marine et avait à ce titre contracté de nombreuses relations aux colonies. Mais ce n'était presque jamais que d'anciens voyageurs de l'Asie occidentale qui rentraient à sa clinique : c'est que tous ou presque donnaient déjà les signes caractéristiques des fumeurs d'opium ou des preneurs d'héroïne. De ces anatomies usées prématurément, de ces visages torturés par une passion malheureuse, on eût vite conclu à leurs rapports avec les trafiquants criminels de la substance meurtrière... Chez Baron du moins ils étaient certains de trouver à la fois le médecin et le complice. Ils étaient sûrs aussi de ne pas se trouver, au cours d'une opération ou d'une maladie, brusquement privés de la drogue dont un jeûne subit aurait pu leur être mortel.

Mais c'eût été méconnaître le docteur Baron que de croire que son succès fût dû seulement à cette particularité : on pouvait dire aussi de lui qu'il avait acquis des connaissances extraordinaires dans la thérapeutique. Aucune de ces plantes exotiques ne lui était étrangère et de ses très nombreuses et pas toujours scrupuleuses expé-

riences était résultée une capacité certaine dans un domaine d'investigations forcément rare.

Ce n'est donc pas sans des égards particuliers que Müller fit opérer la perquisition. Il s'assura d'abord qu'aucun malade n'était en danger de mort et que Baron pourrait être, le cas échéant, remplacé d'urgence auprès de tous. L'infirmière préposée à la direction lui fournit là-dessus tous les apaisements utiles.

Enfin, il alla lui-même dans la chambre, vide cette fois, depuis laquelle ses premières écoutes avaient été faites. Il voulait être sûr, avant d'entrer à l'improviste dans le cabinet du rez-de-chaussée que le docteur y était seul.

Ses hommes l'attendaient donc à la table du providentiel café d'en face. Et comme la première fois, il entra seul dans les lieux.

L'arrestation de Martial n'était pas encore connue. Il pourrait donc jouir de la désagréable surprise de Baron à cette nouvelle qu'il se réservait de lui apprendre personnellement.

— En attendant, songeait-il, je n'entendrai rien de bien extraordinaire de mon poste d'écoute...

Il s'y était, malgré tout, branché comme la première fois à l'aide du câble téléphonique.

Et il s'apprêtait, après n'avoir enregistré qu'un silence prolongé, à descendre pour faire son entrée sensationnelle chez le praticien, quand à son immense étonnement, il entendit une voix de femme, une voix de rêve ou de légende et qui, littéralement, semblait sortir d'outre-tombe. Et cette voix disait :

— Ainsi vous ne venez m'éveiller que pour me rendormir aussitôt... C'est affreux... Quand donc me rendrez-vous à la liberté ? Ah ! je ne

dirais rien de ce que je sais, je vous jure... Je ne vous dénoncerais pas... Mais laissez-moi sortir, et avant, rendez-moi mes forces... Car à peine ai-je mangé que je les sens à nouveau qui défaillent... Cette drogue, que vous m'avez fait respirer le premier jour, vous en mettez aussi dans mes aliments, n'est-ce pas.

XIV

Le docteur devait regarder fixement sa victime mais ne répondait pas.

Haletant, Müller écoutait en vain. Il lui sembla enfin entendre comme le grincement d'une porte qui tournait sur ses gonds, puis plus rien. Alors il bondit hors de sa cachette, fit un geste par la fenêtre. Comme il descendait, un de ses hommes était là pour prendre les ordres :

— Rejoignez-moi dès mon appel avec tout ce qu'il faut pour au besoin démolir un mur épais.

— C'est bien.

— A tout à l'heure.

Et à peine annoncé par l'infirmière, il surgit derrière la porte et entra dans le cabinet du docteur.

— Monsieur ? interrogea ce dernier avec hauteur.

— Monsieur, je m'excuse d'entrer ainsi, mais je fais mon devoir : je recherche un criminel car c'est mon métier.

— Ah ! vous êtes de la police ?

— Pour l'instant, je suis... la police.

— Et que désirez-vous ?

— Savoir tout ce qui m'intéresse.

— Asseyez-vous.

Müller s'assit donc dans un grand fauteuil de cuir qui se trouvait vis-à-vis.

— Tout d'abord, dit-il, je vous annonce que Martial de Basserville, votre client et ami, a été placé sous les verrous... et qu'il a parlé.

— Alors, si vous savez déjà tout, pourquoi me questionner ?

— Pour vérifier ses assertions.

Mais au même instant, Müller se sentit pris de vertiges... Vite, il se leva hors du fauteuil et courut à la fenêtre. Mais celle-ci ouvrait sur une cour sans autre horizon qu'un mur nu. Il respira quand même largement pour vaincre l'action de la drogue qui, malgré tout, agissait.

— Je retiens la recette de vos fauteuils..., lança-t-il. Je comprends à présent pourquoi ils ont de si grandes oreilles.

Les deux côtés se rehaussaient en effet en forme de pavillons. C'était là que le docteur avait placé une substance volatile et inodore qui provoquait le sommeil au même titre que le chloroforme. Et sans doute le siège n'avait-il pas été préparé pour Müller, mais pour la jeune femme dont il avait tout à l'heure entendu la voix. Mais Müller pourrait-il jamais faire part de ces importantes constatations dans son prochain rapport ?

A présent, il regardait fixement, et presque hébété, le docteur qui, lui, n'avait pas bougé depuis qu'il était allé derrière lui fermer la fenêtre. Et il se laissait replacer dans le fauteuil fatal.

Il ne perdait cependant pas connaissance, et c'était bien là l'horrible de sa situation.

Car il voyait son ennemi aller lentement vers la paroi que, la veille encore, il avait évaluée à la largeur de deux mètres sur dix de long. Le

panneau glissa, fort étroit, en même temps que se déplaçait une partie mobile de la bibliothèque murale. Et une excavation parut.

— Si vous voulez bien me suivre..., demanda Baron avec une exquise courtoisie.

Müller n'avait-il donc plus de volonté ?

Si... Malgré tout, il avait assez respiré d'air pur pour se défendre contre cette totale emprise de sa volonté. Mais un autre sentiment, qui était celui du métier, le poussa à obéir et à profiter de ce que le médecin l'aidait à quitter le fauteuil fatal.

Alors, il se trouva dans une sorte de chambre longue, magnifiquement décorée et qui avait dû servir de fumerie, à en juger par le lit de repos et par les pipes pendues aux murs.

Une lumière pâle, alternativement rose et bleue, éclairait le tout.

Müller se retourna vers le docteur : il avait disparu. Le panneau s'était refermé. Il se trouvait prisonnier dans cette pièce étrange, et que lui seul avait dépistée jusqu'à ce jour. Il s'aperçut qu'on lui avait retiré ses armes : deux revolvers qui se plaçaient dans la poche de son pantalon.

Un soupir... Et une rapide investigation des lieux... Rien n'y avait été oublié, pas même un petit cabinet de toilette contigu, muni de toutes les commodités.

Mais comme il s'approchait de l'autre extrémité du salon, il sursauta : car étendue sur le lit de repos, une jeune fille le regardait avec des yeux agrandis par la surprise et la drogue.

Cette jeune fille, elle, n'avait pas le même visage que la morte, non plus que celui qu'il avait

pu voir sur les photographies dérobées à Charles Langlois : mais elle leur ressemblait si étrangement que Müller eut la certitude de la substitution des deux femmes.

Encore sous l'empire d'une action prolongée de drogue, elle avait elle aussi une demi-conscience.

— Madame, dit Müller, je suis comme vous fort involontairement venu dans ces lieux... Mais qui êtes-vous ?

— Louis ! Louis ! appela désespérément la pauvre enfant.

Puis elle retomba sur sa couche, languissante et sans forces.

Louis, on s'en souvient, c'était le prénom du comte de Basserville. Müller en déduisit qu'il se trouvait donc en face d'Yvette.

— Reste à savoir, se dit-il, comment la carte signée Ninon est parvenue de Stockholm ? Car, enfin, c'était bien là son écriture, d'après Langlois...

Mais il ne fallait pas demander à Müller de suivre un raisonnement prolongé : à défaut de son corps, il sentit son intelligence s'assoupir

XV

Les hommes postés par Müller au café d'en face, et qui n'avaient rien vu paraître au bout d'une heure, avaient fini par s'inquiéter.

Ils se concertèrent. Mais aucun d'eux ne voulut prendre la responsabilité d'agir sans l'ordre de leur chef. Il fallut donc téléphoner à la Direction, qui elle-même en référa au parquet d'Alençon. Enfin, ce n'est que vers cinq heures

du soir — soit trois heures après l'arrivée de Müller dans le cabinet du docteur — que la perquisition brutale fut décidée, ainsi que l'arrestation de Baron.

Ce fut cette fois un beau tapage...

En un clin d'œil, tout fut bouleversé dans la clinique : même les livres de la bibliothèque jetés en bas des rayons. Mais comme les fois précédentes, aucun de ces fonctionnaires n'avait eu l'idée de relever les plans et de vérifier les dimensions de la grande pièce du bas. Tout serait donc resté sans résultat sans la consigne passée auparavant par Müller : *prenez avec vous tout ce qu'il faut pour démolir un mur épais.*

— Nous n'allons tout de même pas tout démolir ! dit un inspecteur, lequel n'avait certainement pas une vocation de terrassier.

Mais l'infirmière avait précisé que Müller était bien entré dans le cabinet du docteur avant de disparaître. On pouvait donc commencer par la démolition des murs du cabinet.

C'est ce à quoi on procéda, pendant que le reste de la maison était fouillé de fond en comble. Car il restait à découvrir le docteur Baron, lequel n'était plus dans son bureau.

Hélas ! Il n'était ni dans son bureau, ni dans aucun des locaux de sa clinique. Il n'était pas davantage dans le salon secret que, finalement, les travaux de démolition mirent à jour...

Là on ne trouva que Müller, toujours inerte, et sa compagne. Cette dernière était revenue à son état normal. On s'empressa de la faire diriger en automobile sur le cabinet du juge d'instruction d'Alençon, mais non sans avoir recommandé le

plus grand secret à l'égard de la presse, tant qu'elle ne serait pas interrogée.

C'est donc à Alençon que nous les retrouverons.

Dans cette même ville, Martial avait déjà fait son entrée au château historique qui sert de prison.

Et quelqu'un aurait dû alors se réjouir de cette nouvelle qui promettait un revirement dans l'esprit du juge à l'égard de Léon... Mais Léon était complètement prostré dans sa douleur. Rien ne pouvait, semblait-il, le soulager : que la perspective de sa mort prochaine.

— Je suis innocent, ne cessait-il de répéter. Mais qu'importe si je suis injustement condamné? Je serai du moins débarrassé d'une vie qui m'est désormais à charge.

Hélas ! Ces manifestations répétées de son amour pour la jeune mariée étaient autant de présomptions de sa culpabilité morale, du moins de sa complicité. Et dès que Martial de Basserville eut été entendu, ce fut bien pire.

Martial, en effet, reconnut avoir ménagé l'enlèvement de la comtesse de Basserville pour lui substituer une de ses anciennes maîtresses, celle-ci bien décidée à ruiner le comte à leur profit commun en faisant main basse sur sa caisse dès le lendemain du mariage. Après quoi elle s'engageait à reprendre sa véritable identité et à couler avec lui des jours heureux à l'étranger. Déjà, sa femme de chambre l'avait précédée en Suède d'où elle avait reçu l'ordre de poster une carte au préalable signée. Mais le sort en avait décidé autrement.

— Jamais, déposa Martial, je n'ai eu l'intention de commettre un crime...

— C'est pourtant un crime, que la séquestration, interrompit le magistrat.

— Je m'en suis remis pour cela à mon ami le docteur Baron, qui avait d'ailleurs besoin d'un sujet pour des expériences prolongées, et auquel la présence de la comtesse à sa clinique aura permis de soulager bien des misères humaines, et de guérir des malades qui sans lui auraient longtemps souffert.

— Continuez...

— Je proteste donc contre l'inculpation de meurtre, dont je suis l'objet. Et songez donc : c'est ma maîtresse qui a été tuée au moment précis où je comptais réussir notre complot... Si le lendemain elle avait fui ostensiblement avec moi, dans ma voiture, le scandale eut été trop grand pour que mon oncle en fasse jamais part à la justice... Et nul n'aurait songé à reconnaître ensuite dans Ninon de Berne, bien connue dans toutes les stations de plaisirs, son sosie la comtesse de Basserville. Celle-ci, quoi qu'il en soit, eût été au moins déshéritée par mon oncle et je redevenais seul héritier, sans avoir couru le risque de l'échafaud.

Le juge d'instruction consigna philosophiquement toutes ces déclarations qui lui semblaient toutefois incomplètes, non sans avoir fait encore spécifier que Charles Langlois avait été tenu ignorant du complot qui se préparait.

— Ninon ne demandait qu'à le quitter : c'est tout ce que je puis dire, conclut Martial qui fut reconduit dans sa prison.

Après lui, on essaya d'entendre Yvette Roy, morte vivante.

Celle-ci avait retrouvé, comme on l'a vu, sa lucidité. Mais il lui manquait encore la mémoire et elle demeurait, par intervalles, plongée dans un état d'hébétude qui pouvait être attribué à sa grande faiblesse autant qu'à l'action prolongée d'un composé inconnu de drogues stupéfiantes.

De la scène au cours de laquelle Ninon de Berne avait été tuée elle ne savait rien. Elle se souvenait à peine de ce qui avait immédiatement précédé :

— Marianne, la gouvernante de Basserville, m'avait aidée le matin à ma toilette. Quand je suis retournée au pavillon, pour me reposer un instant avant le banquet, j'ai été surprise de ne pas retrouver Marianne... Mais en me retournant, dans l'armoire à glace de ma chambre, il m'a semblé voir mon image en double... exactement reproduite. J'ai attribué cette vision à mes émotions de la journée... Je suis descendue avec l'idée de chercher du secours. Mais dans l'escalier, mes forces m'ont abandonnée et j'ai eu l'impression que les marches se dérobaient sous mes pas... C'est tout. Je me suis retrouvée, toujours dans ma robe de mariée, sauf la couronne de fleurs d'oranger, dans le salon où j'étais toujours... Je n'en sortais que pour prendre mes repas auprès du docteur. Il semblait doux, affable, et s'excusa d'avoir été contraint, comme il disait, à ma séquestration... Mais je ne sais pourquoi, après chaque scène au cours desquelles il protestait de ses bonnes intentions à mon égard, il me faisait asseoir dans le fauteuil où, de nouveau, je perdais connaissance pour une heure. A la fin, je

n'avais ni sensibilité ni mémoire. Je n'ai pas souffert.

Lorsque Müller eut repris ses propres sens, il avait bondi à son tour dans le cabinet du juge.

— A présent, dit-il, il faut arrêter la gouvernante, et la confronter avec Martial.

La vieille Marianne donnait depuis quelques temps des signes d'inquiétude. Quand elle vit les policiers venir la chercher, elle ne protesta pas. Mais le comte intervint et, avec une véhémence extraordinaire, il pria qu'on laissât en paix une femme qui, d'après lui, n'avait eu que des mérites dans sa vie.

— Je garantis absolument sa fidélité, sa loyauté, son honnêteté, assura-t-il.

Et il ajouta :

— C'est elle qui a élevé mon neveu, avant de servir Yvette. Elle n'a témoigné nulle jalousie quand j'ai annoncé mon intention d'épouser cette jeune fille... Et...

— La suite vous dira si vous aviez tort ou raison, trancha l'inspecteur chargé de cette troisième arrestation.

C'est que déjà nul ne se consolait d'avoir laissé provisoirement échapper le docteur Baron.

Marianne, d'abord, ne parla pas. Mais quand on lui eût lu la déposition de Martial, et qu'elle se vit démasquer par lui, elle entra dans une violente colère :

— C'est donc bien là la reconnaissance de ce vaurien ! Un enfant que j'ai élevé... et pour qui j'aurais tué, s'il avait fallu !

Alors elle avoua tout...

C'est elle qui avait habillé le sosie d'Yvette, Ni-

non de Berne, pendant la cérémonie nuptiale afin que la substitution soit aussitôt faite.

— Cette demoiselle Ninon était une artiste : elle n'avait pas seulement l'art du maquillage mais aussi une extraordinaire capacité pour le théâtre... Je lui avais montré de nombreuses photographies d'Yvette, et elle était allée jusqu'à sourire comme elle, malgré la différence certaine de leurs caractères. Ce n'est que quand elle a été morte que j'ai craint qu'on ne découvrît le subterfuge... D'autant que le docteur qui pendant ce temps avait enlevé Yvette endormie avait chemin faisant perdu sa couronne.

— Le docteur avait enlevé Yvette ! Mais par où ? Et quelle est cette fable ?

— Vous n'avez qu'à m'emmener au pavillon: je vous montrerai l'escalier secret qui conduit à un étroit souterrain et débouche dans la forêt, à deux kilomètres de là... M. Martial, qui avait fouillé la bibliothèque de son oncle, le connaissait bien : il avait été percé sous la Révolution, pour permettre d'aller et venir aux Basserville, que les bleus traquaient.

Le juge avoua à Müller qu'il avait bien pensé depuis à l'existence de quelque machinerie permettant de disparaître du pavillon sans être aperçu de l'extérieur mais qu'il avait répugné à toute recherche dans ce sens. Il s'était contenté d'interroger à ce sujet M. de Basserville : le comte lui ayant véridiquement assuré qu'il n'avait jamais entendu parler d'une telle chose, il s'en était tenu là.

— Et cependant, dit-il, nous retenons un innocent en prison depuis bientôt trois mois.

— Un innocent ? Son innocence n'est pas plus prouvée que sa culpabilité, dit Müller. Car enfin il reste que Ninon de Berne a été assassinée et si le meurtrier n'est ni le docteur, ni Martial... ce n'est peut-être que Léon — qui aura commis en ce cas une erreur sur la personne. C'est tout. Il faut l'interroger à nouveau et le confronter. Il jurera qu'il n'a pas tué : que nous importe ? Nous arriverons bien à le confondre.

Hélas ! Léon ne devait pas être interrogé : car il venait, dans un accès de désespoir, de se jeter par la fenêtre du couloir attenant au cabinet du juge... Il était grièvement blessé, avec une fracture au crâne.

XVI

La tentative de suicide de Léon jetait à nouveau le désarroi dans les esprits. D'autre part on courait toujours après le docteur Baron. Et ce dernier demeurait introuvable. Le mystère du pavillon était loin d'être éclairci.

Müller cependant ne se tenait pas pour battu.

— Nous avons à présent tous les éléments d'information sauf un... Nous n'avons qu'à le demander à Charles Langlois.

— N'avait-il pas Baron pour médecin ?

— Il devait trafiquer avec lui de drogues... et lui avoir fourni une partie de sa clientèle. Peut-être sait-il où il se trouve. De toutes façons, et pourvu qu'il soit surveillé, une simple convocation à témoin nous suffira.

— A la condition qu'il y défère.

— Puisque nous allons le faire surveiller,

Mais quelques instants plus tard Müller revenait, atterré :

— On me téléphone que Charles est parti ce matin en avion pour l'Amérique du Sud! Il nous échappe... C'était donc lui l'assassin ! Mais comment ? Si seulement le docteur était pincé ?

Il n'y avait d'égale à la sienne que la désolation du juge d'instruction, à peine réconforté par la nouvelle que le pauvre Léon avait pu être trépanné et qu'il se remettrait de sa grave blessure.

— De toutes façons, je viens de le faire mettre en liberté provisoire... Il est à l'hôpital des Dominicaines.

Müller faisait les cent pas, rageusement.

— Toutes les hypothèses sont de nouveau possibles, mais aucune ne résiste à l'examen... Car enfin, l'arme n'est toujours pas retrouvée... Et tant que je n'aurai pas l'arme du crime!

A ce moment, on frappa au cabinet du juge c'était un garde, porteur d'un paquet ficelé qui avait été ramassé à la gare ; ce qui était étrange, c'est qu'il portait l'adresse du juge d'instruction d'Alençon.

— Ouvrons avec précaution ?... avertit Müller.

Ce que fit le juge. Mais quand tout fut déballé, quelle ne fut pas sa stupéfection : il se trouvait en présence du revolver de gros calibre qui avait servi au crime. La carte du docteur Baron l'accompagnait.

— Ah ! ça...

Müller, au contraire, s'était ressaisi :

— Parfait... Du moment que Baron prétend avouer et signer son crime, c'est qu'il est en lieu sûr... Moi, je vais faire une visite domiciliaire chez

Langlois. Je verrai toujours ce que ça donnera.

Et il bondit au volant de la voiture qu'il conduisait lui-même, et roula en troisième vitesse, jusqu'à l'hôtel des Diplomates.

— J'espère, songeait-il, qu'on a eu l'intelligence de faire déjà poser les scellés sur l'appartement.

Et il interviewa le portier dans ce sens. Mais celui-ci ouvrit de grands yeux.

— Mais... dit-il, M. Langlois n'a pas bougé de chez lui, du moins à ma connaissance.

— Hein ?

Le portier réitéra.

— Il a reçu hier une autre visite du docteur Baron. C'est tout ce que je sais. Mais ce matin encore je lui ai personnellement servi son déjeuner dans sa chambre.

— Montons ensemble, voulez-vous ?

Cette fois, Müller s'assura de ses armes.

Le portier, cependant frappait à la porte.

— Monsieur Langlois !

Personne ne répondait.

— Je vais téléphoner depuis l'étage, dit le portier qui, en effet, s'empressa de le faire, mais sans avoir obtenu davantage de succès. Et les femmes de chambre, interrogées, déclarèrent ne rien savoir.

— Avez-vous un passe-partout ? demanda Müller.

— Naturellement.

— Alors, entrons.

Dans la première pièce, celle qui servait de bureau, il n'y avait personne... rien qui parut non plus dans un désordre suspect. Cependant,

les bagages étaient rangés en haut des armoires. On ne pressentait aucun départ.

— Et dans la chambre, à présent ?... Ah ! mon Dieu !

Dans la chambre, c'était un bien autre spectacle : étendu sur son lit, Charles Langlois n'était plus qu'un cadavre. Mais à côté de lui, échappée de ses mains, se voyait un pli cacheté. C'était sa confession.

EPILOGUE

C'est ce pli que le juge d'Alençon ouvrit le lendemain matin et dont il donna communication à tous les inculpés réunis.

« Monsieur le juge d'instruction,

« Vous connaissez probablement ma vie : elle fut inutile et malheureuse... Une femme, cependant, avait réussi à m'y faire trouver de l'intérêt. Cette femme, Ninon. Elle m'a ruiné, sans doute, et acculé à des expédients. Car c'est ainsi que j'en suis arrivé à procurer à Baron des clients dans le monde des stupéfiants où il recrutait adeptes et sujets. Mais je me suis aperçu qu'elle m'avait trahi avec son ancien amant : Martial. J'aurais pu rompre à ce moment. J'ai préféré l'épier et c'est ainsi que j'ai surpris ses machinations : elle devait aider Martial de Basserville à reprendre ses droits sur la fortune de son oncle. Baron, en échange de ses services, se procurerait ainsi le sujet qu'il cherchait depuis toujours pour ses expériences prolongées. Mais mon plan fut bientôt fait : je savais tout de l'escalier et de ses issues dans la forêt. Je pris les devants... et pendant que Léon pénétrait dans le parc, je m'in-

troduisais par le souterrain dans le pavillon. Je vis, depuis le rideau derrière lequel je m'étais dissimulé Baron emportant sa proie endormie. Et ma maîtresse, qui avait pris la place de la mariée, s'apprêtait à descendre à son tour... Alors je l'ai tuée d'un coup de revolver. Puis je suis revenu à Paris où nul ne songea plus à m'inquiéter.

« Quand j'ai reçu la visite de M. Blanchon, que Baron me révéla depuis comme un policier, j'eus un espoir : refaire ma vie au loin. Et, si étrange que cela puisse paraître, j'ai espéré une deuxième fois : en recevant de Stockholm la carte que, sans aucun doute, Martial avait fait envoyer. Peut-être m'étais-je trompé ? Peut-être avais-je tué la comtesse de Basserville, et non pas Ninon ?... Mais Baron revint pour me détromper. Alors je n'eus plus qu'une pensée : mettre fin à mes jours. J'ai remis sans difficulté au docteur mes papiers et mon passeport : aujourd'hui il a dû rejoindre l'Orient. Lui du moins il a une raison de conserver sa vie et sa liberté car le résultat de ses observations scientifiques doit intéresser les sociétés savantes du monde entier. Je lui ai aussi remis l'arme du crime. Moi, je n'ai besoin pour mourir que de la boule d'opium qu'il m'a donnée en échange, comme cadeau suprême. Je n'ai plus rien à dire aux vivants ».

A cette lecture, Marianne et Martial avaient courbé la tête : car s'ils n'avaient pas tué, ils n'en étaient pas moins coupables devant la loi de l'enlèvement d'Yvette. N'était-ce pas Marianne qui était revenue dans le pavillon, la nuit du meurtre, pour y chercher la couronne de fleurs d'orangers que Baron n'avait pas retrouvée au

front de la comtesse ? Et ils avaient aggravé leur cas en laissant accuser un innocent.

Léon, cependant, semblait avoir retrouvé sa sérénité. Il considérait avec bonheur la jeune femme, objet de sa tendresse, et qu'il avait cru morte. Il la voyait sans jalousie s'appuyer au bras de son mari. Et il voulut bien promettre qu'il reprendrait avec tous deux les concerts si tragiquement interrompus.

Mais jamais ceux-ci n'eurent lieu au pavillon, dont il ne resta pas pierre sur pierre.

— Nous aurons de meilleurs souvenirs que ce témoin historique du drame le plus mystérieux de l'année, acquiesça le comte de Basserville.

Et il n'oublia pas non plus de remercier Müller, à qui cette heureuse enquête procura par ailleurs de l'avancement.

Une seule personne ne songea pas à se réjouir de la tournure de l'affaire : c'est la pauvre Ophélie qui continue de chercher partout dans la forêt sa belle couronne perdue.

FIN

LA COLLECTION SPHINX

est éditée par

La Société Française d'Éditions et de Publications Illustrées

142, Rue Montmartre Paris (2e)

S. P. I. 27, rue Nicolo Paris 16e

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

UN MEURTRE BIZARRE

par Jack RIVER

CHAPITRE PREMIER

Paul Digoin descendit à la gare de Saint-Germain-en-Laye à minuit et demie exactement, du train de théâtre, comme on l'appelle.

La nuit était belle et claire, illuminée de millions d'étoiles, il faisait bon respirer l'air pur de la forêt toute proche, mais le jeune homme ne prêtait nulle attention à la splendeur du ciel, pas plus qu'il ne daigna jeter le moindre regard au château reconstruit par François Ier, où flottent cependant tant de souvenirs historiques, et dont les clochetons se découpaient en noires silhouettes sur le bleu clair de la nuit.

Le jeune homme semblait préoccupé ; il jetait sans cesse autour de lui des regards méfiants comme s'il eut craint d'être suivi, mais personne ne prêtait attention à lui parmi cette centaine de personnes qui, après avoir passé une soirée à l'Opéra ou au Théâtre Français regagnaient leurs demeures.

Du reste, Paul Digoin ne tarda pas à se trouver seul ; il pressa encore le pas et s'arrêta devant une petite villa assez isolée.

(A suivre)

N° 95 — Louise Perval — LE SECRET DU PAVILLON

LE SECRET DU PAVILLON

Roman Policier

Collection SPHINX

1F.20